

PRÉFACE SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS.

1. De l'objet de cette lettre. — 2. Son analyse. — 3. Son authenticité. — 4. Du temps et du lieu où elle a été écrite.

4. Colosses était une ville de Phrygie, située à l'occident de cette province, voisine de Laodicée et d'Hierapolis. Elle avait été très-considérable du temps d'Hérodote et de Xénophon, mais au commencement de l'ère chrétienne, elle n'avait plus la même importance. Ptolémée n'en fait pas mention; Strabon la place au nombre des petites villes de Phrygie, et Pline la désigne sous le nom d'*oppidum*, qui, dans la langue de cet écrivain, ne désigne pas une cité proprement dite.

Saint Paul dans ses missions traversa plusieurs fois la Phrygie, mais il ne prêcha ni à Colosses, ni à Laodicée. Dans son Épître aux Colossiens, il dit que les habitants de ces deux villes lui sont inconnus, et qu'ils n'ont jamais vu son visage (II, 1). L'apôtre de ces cités fut Epaphras, que saint Paul appelle son compagnon dans le service de Dieu, et à qui il donne le titre de fidèle ministre de Jésus-Christ (I, 7).

L'Évangile avait fait de rapides progrès à Colosses, à Laodicée, et dans les autres villes de Phrygie. Mais ces nouvelles Églises furent tourmentées comme les autres par les erreurs des judaïsants et des gnostiques. Les premiers voulaient soumettre les Gentils convertis à la circoncision et à toutes les observances légales, s'efforçant de maintenir la loi de Moïse, tout en reconnaissant Jésus-Christ pour le Messie. Les autres avaient allié au christianisme les erreurs de la philosophie grecque et orientale. Panthéistes, niant la création, ils supposaient que tous les êtres provenaient de l'être infini par voie d'émanation. Dans cette série d'êtres décroissants, ils plaçaient les anges ou esprits célestes auxquels ils rendaient un culte particulier, et ils supposaient le Christ inférieur même à ces êtres secondaires. C'était nier sa divinité.

Epaphras, inquiet du progrès de ces erreurs, résolut, pour donner plus de poids à sa parole, d'aller à Rome trouver saint Paul, de lui exposer l'état des églises qu'il avait fondées, et le pria d'intervenir pour fixer tous les esprits au milieu de ces innovations que ces faux apôtres propageaient.

Tel fut l'objet de cette lettre aux Colossiens.

2. Elle se divise en deux parties : l'une dogmatique, et l'autre morale.

La partie dogmatique comprend les deux premiers chapitres.

Saint Paul commence par confirmer l'enseignement d'Epaphras et assurer aux Colossiens que la doctrine qu'il leur a annoncée est celle à laquelle ils doivent s'attacher par la foi, sans se laisser ébranler par aucun discours contraire. Il donne ensuite la notion de Jésus-Christ, et il l'oppose aux systèmes des gnostiques absolument tel que saint Jean doit le faire plus tard dans ses Épitres et son Évangile.

Par rapport à Dieu, le Christ est l'image éternelle du Père, son Verbe consubstantiel, coéternel, il a existé de toute éternité, et il est Dieu comme lui. Par rapport aux créatures, il en est le principe, c'est par lui que tout a été fait. Par rapport à l'Église, il en est le chef, il est le premier d'entre ceux qui sont ressuscités, il est à la tête de l'Église triomphante comme de l'Église militante. C'est en lui que réside la plénitude des grâces; il est la paix du monde, le réconciliateur des hommes avec Dieu. Saint Paul a été chargé de l'annoncer aux Gentils, et il se glorifie de son ministère et des souffrances qu'il lui procura (ch. I).

Il exhorte ensuite les Colossiens à ne pas se laisser séduire par les discours des faux apôtres. Il insiste de nouveau sur la divinité de Jésus-Christ, et contre

les judaïsants, il montre qu'il a établi une loi nouvelle, un sacrifice nouveau, et que le baptême avait remplacé la circoncision, les chrétiens ne sont plus tenus aux observances légales (ch. II).

Après la partie dogmatique vient la partie morale qui est l'objet des deux derniers chapitres.

Saint Paul déduit la seconde partie de son Épître, de la première.

De ce que les fidèles sont morts au monde par le baptême pour renaitre à une vie nouvelle, il conclut qu'ils doivent dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau.

Le changement de religion implique un changement profond dans la conduite. Il rappelle aux Colossiens dans quels désordres le paganisme les avait plongés, et il leur décrit les vertus que doit pratiquer le véritable disciple de Jésus-Christ.

Après ces considérations générales, il expose les devoirs des femmes et des maris, des enfants, des pères et des esclaves (ch. III).

Il rappelle aux maîtres ce qu'ils doivent être pour ceux qui les servent, et recommande en général aux Colossiens la persévérance dans la prière, la sagesse et la discrétion. Il termine par des avis et des recommandations au sujet de Tychicus, d'Onésime, d'Aristarque et de plusieurs autres de ses disciples (ch. IV).

3. Il y a beaucoup d'analogie entre cette Épître et l'Épître aux Ephésiens qui est de la même époque. Saint Paul écrivant dans le même temps et au sujet des mêmes erreurs, il n'est pas étonnant qu'il se ressemble et même qu'il se répète. Les mêmes pensées ont dû amener forcément les mêmes expressions. Mais cette explication est trop simple pour la critique allemande, et elle a cru qu'il y avait là une source d'arguments pour attaquer l'authenticité de ces deux Épitres. Ainsi elle rejette l'Épître aux Ephésiens comme n'étant qu'une amplification de l'Épître aux Colossiens, et elle rejette l'Épître aux Colossiens comme n'étant qu'un abrégé, un précis de l'Épître aux Ephésiens. Elle s'efforce de trouver dans l'une et l'autre des expressions et des locutions qui ne sont pas dans les autres Épitres de saint Paul, comme si un auteur épuisait son lexique et son vocabulaire dans une de ses compositions, et elle prétend que ces Épitres sont dirigées contre les gnostiques dont les erreurs n'étaient pas connues du temps de l'Apôtre. Les *Philosophumena*, en nous faisant connaître les erreurs de Simon le magicien, ont précisément établi le contraire.

D'ailleurs ce n'est pas seulement d'après les caractères intrinsèques d'un ouvrage qu'on peut juger de son authenticité. On a beaucoup abusé en Allemagne de ce genre de preuves, et aux yeux d'un juge impartial et sérieux, ces arguties, qui ne reposent que sur des mots ou sur des rapprochements arbitraires, n'auront jamais de valeur.

C'est surtout aux témoignages qu'il faut s'en rapporter pour établir l'authenticité d'un livre. Or, il suffit de dire que l'Épître aux Colossiens a été de tout temps reconnue comme l'œuvre de saint Paul. Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène la citent et la désignent comme ayant été écrite aux Colossiens par l'Apôtre. On la trouve dans le fragment de Muratori, dans le canon de saint Athanase, dans le catalogue de saint Cyrille de Jérusalem, dans le canon LXX du concile de Laodicée, et Eusèbe la range parmi les Épitres du grand Apôtre qui ont été reçues unanimement par toutes les Églises.

C'est seulement en 1833 qu'un auteur allemand, Mayerhoff, attaqua pour la première fois l'authenticité de cette Épître. On a répondu à toutes ces subtilités de détail, et les rationalistes eux-mêmes ont fini par reconnaître que ces objections étaient sans valeur.

4. La souscription de cette lettre porte qu'elle fut écrite de Rome et envoyée aux Colossiens par Tychicus et Onésime. C'est ce qui résulte du texte lui-même dans lequel saint Paul parle de ses liens. La Tradition est d'ailleurs unanime sur ce point.

Il est évident aussi qu'il s'agit là de la première captivité de saint Paul. L'Apôtre fait allusion à son procès, et nous voyons, d'après l'Épître à Philémon, que c'était à cette époque qu'Onésime était à Rome.

Nous croyons qu'elle fut écrite vers l'an 62 de notre ère.